

[595a]

« J'ai bien à l'esprit, repris-je, les raisons nombreuses et de toutes sortes qui nous font dire que nous avons fondé notre cité le plus correctement possible, et je l'affirme surtout quand je réfléchis au sujet de la poésie.

– De quoi s'agit-il ? demanda-t-il.

– Du rejet absolu de cette partie de la poésie qui est imitative. Qu'elle doive être désormais rejetée absolument, avec toute la vigueur possible, cela apparaît **[595b]** selon moi beaucoup plus clairement depuis que nous avons distingué et isolé les différentes espèces de l'âme.

– Que veux-tu dire ?

– A vous, je peux le dire, car vous n'irez pas me dénoncer aux poètes tragiques et à tous ces autres poètes de l'imitation. Il me semble que toutes les œuvres de ce genre déforment l'esprit de leur auditoire, à moins que ceux qui les entendent ne possèdent l'antidote, c'est-à-dire la connaissance de ce qu'elles sont réellement.

– A quoi penses-tu quand tu parles ainsi ?

– Il faut que je le dise, même si l'affection et le respect que j'ai depuis l'enfance pour Homère me font hésiter à parler. Il semble bien **[595c]** en effet avoir été le premier maître et le guide de tous ces grands poètes tragiques. Mais le respect pour un homme ne doit pas passer avant le respect de la vérité et donc, je l'ai dit, il faut parler.

– Oui, certainement, dit-il.

– Alors, écoute, ou plutôt réponds aux questions.

– Vas-y de tes questions.

– Pourrais-tu me dire ce qu'est l'imitation en général ? Car moi-même je ne comprends pas vraiment ce qu'elle vise. – Et moi, s'exclama-t-il, je devrai le comprendre !

– Rien d'anormal à cela, repris-je, souvent des gens qui ont une vue faible **[596a]** voient les choses avant ceux qui ont une vue perçante.

– C'est un fait, dit-il, mais en ta présence, je ne me sentirais pas capable de risquer une parole, si même quelque chose me venait à l'esprit, alors vois de ton côté.

– Eh bien, veux-tu que nous commencions notre examen en partant de ce point-ci, selon notre méthode habituelle ? Nous avons, en effet, l'habitude de poser en quelque sorte une forme unique, chaque fois, pour chaque ensemble de choses multiples auxquelles nous attribuons le même nom. Ou alors ne comprends-tu pas ?

– Je comprends.

– Prenons donc encore une fois, si tu le veux bien, l'un de ces ensembles multiples. Par exemple, tu es d'accord, il existe de nombreux lits **[596b]** et de nombreuses tables.

– Oui, forcément.

– Mais les formes relatives à ces meubles, il n'y en a que deux, une forme de lit et une forme de table.

– Oui.

– Or, n'avons-nous pas aussi l'habitude de dire que chacun des artisans qui fabrique ces meubles réalise l'un des lits, l'autre les tables dont nous nous servons, le regard tourné en direction de la forme, et ainsi pour tous les autres objets ? Car pour ce qu'il en est de la forme elle-même, sûrement aucun des artisans ne la fabrique, **[596c]** comment le pourrait-il, en effet ?

– Il ne le pourrait aucunement.

– Mais vois maintenant comment tu appelles cet artisan que voici ?

– Lequel ?

– Celui qui produit tous les objets que tous les artisans manuels font chacun pour son compte. **(482)**

– Tu parles là d'un homme habile et admirable !

– Un instant, tu vas bientôt le déclarer encore plus admirable. Car ce même artisan manuel est non seulement en mesure de produire tous ces meubles, mais encore produit-il tous les végétaux qui proviennent de la terre, et il façonne tous les êtres vivants – les autres êtres aussi bien que lui-même – et en plus de cela, il fabrique la terre et le ciel, les dieux, et tout ce qui existe dans le ciel, et tout ce qui existe sous terre dans l'Hadès.

– Tu parles, dit-il, **[596d]** d'un expert tout à fait admirable !

– Tu es incrédule ? demandai-je. Mais dis-moi, considères-tu absolument impossible qu'un tel artisan puisse exister ? OU seulement que le créateur de toutes ces choses puisse exister d'une certaine manière, mais non d'une autre ? N'as-tu pas le sentiment que toi-même, tu serais en mesure de produire toutes ces choses d'une certaine manière ?

– Et quelle serait cette manière ? dit-il.

– Il n'y a là rien de difficile, répondis-je, et on la met en œuvre souvent et rapidement, et je dirais même très rapidement, si seulement tu consens à prendre un miroir et à le retourner de tous côtés. Très vite, tu produiras le soleil **[596e]** et les astres du ciel, et aussi rapidement la terre, rapidement toujours toi-même et les autres animaux, et les meubles et les plantes, et tout ce dont on parlait à l'instant.

– Oui, dit-il, des apparences, mais certainement pas des êtres qui existent véritablement.

– Excellent, dis-je, et tu rejoins l'argument comme il convient. Car au nombre de ces artisans, il faut compter aussi le peintre, n'est-ce pas ?

– Oui, nécessairement.

- Mais tu vas me dire, je pense, que ce qu'il produit n'est pas véritable, et pourtant le peintre d'une certaine manière produit lui aussi un lit, n'est-ce pas ?
- Oui, il produit lui aussi un lit apparent.
- Et le fabricant de lits, ne disais-tu pas tout à l'heure **[597a]** qu'il ne produit pas la forme – qui est, affirmons-nous, ce qu'est un lit – mais un lit particulier ?
- Je l'ai dit, en effet.
- Dès lors, s'il ne produit pas ce qui est, il ne produit pas l'être, mais quelque chose qui en tant que tel ressemble à l'être, mais qui n'est pas l'être. Si quelqu'un affirmait que l'ouvrage du fabricant de lits ou de quelque autre artisan manuel constitue un être qui est complètement ce qu'il est, il risquerait de ne pas dire la vérité.
- Oui, c'est un fait, dit-il, et ce serait l'opinion de ceux qui discutent de ce genre d'arguments.
- Ne soyons donc pas spécialement étonnés si cet objet fabriqué se présente comme quelque chose d'obscur par comparaison avec la vérité.
- **[597b]** Non, en effet.
- Veux-tu maintenant, repris-je, qu'en nous référant à l'exemple de ces objets fabriqués nous poursuivions la recherche pour saisir ce que cet imitateur peut bien être ?
- Comme il te plaira, dit-il.
- Eh bien, ces lits constitueront trois lits distincts. Le premier est celui qui existe par nature, celui que, selon ma pensée, nous dirions l'œuvre d'un dieu. De qui pourrait-il s'agir d'autre ?
- Personne, je pense.
- Le deuxième lit est celui que le menuisier a fabriqué.
- Oui, dit-il.
- Le troisième lit est celui que le peintre a fabriqué, n'est-ce pas ?
- Oui.
- Ainsi donc, peintre, fabricants de lits, dieu, voilà les trois qui veillent aux trois espèces de lits.
- Oui, ce sont ces trois-là.
- Pour ce qui est du dieu, soit **[597c]** qu'il ne l'ait pas souhaité, soit qu'une certaine nécessité l'ait contraint à ne pas produire plus qu'un lit unique qui existe par nature, en tout cas il a produit ce lit unique qui est lui-même ce qu'est le lit. Deux lits de cette nature, ou des lits plus nombreux encore, le dieu n'en a pas produit et n'en produira pas non plus.
- Pour quelle raison donc ? demanda-t-il.
- Parce que, répondis-je, s'il en produisait ne fût-ce que deux, aussitôt il en apparaîtrait un autre unique, dont ces deux-là posséderaient la forme, et celui-ci serait ce qu'est le lit véritable, et non les deux autres.
- C'est exact, dit-il.
- Le dieu savait cela, je pense, et parce qu'il voulait **[597d]** être l'auteur véritable du lit qui existe réellement, et non le fabricant particulier de tel ou tel lit, il a produit ce lit qui est par nature unique.
- C'est ce qu'il semble.
- Veux-tu dès lors que nous lui donnions le nom de créateur naturel de cet être, ou quelque autre nom du même genre ?
- Ce serait juste, en effet, dit-il, puisqu'il a produit par nature cet être et tous les autres.
- Et qu'en est-il du menuisier ? Ne l'appellerons-nous pas artisan du lit ?
- Si.
- Et le peintre, artisan et producteur de cet objet ?
- En aucune manière.
- Mais alors, que diras-tu de son rapport particulier au lit ?
- Ceci, dit-il, **[597e]** me semble, à mon sens en tout cas, l'appellation qui lui convient le mieux : il est l'imitateur de cet objet, dont eux sont les artisans.
- Bien, dis-je. Tu appelles donc imitateur l'auteur d'un produit qui se tient au troisième rang par rapport à ce qui existe par nature ?
- Oui, exactement, dit-il.
- C'est donc ce que sera aussi l'auteur de tragédies, si vraiment il est imitateur : il sera naturellement troisième après le roi et la vérité, et tous les autres imitateurs pareillement ?
- Cela risque d'être le cas.
- Nous voici tombés d'accord sur l'imitateur. Mais réponds à la question suivante **[598a]** concernant le peintre : à ton avis, ce qu'il entreprend d'imiter, est-ce cet être unique qui existe pour chaque chose par nature, ou s'agit-il des ouvrages des artisans ?
- Ce sont les ouvrages des artisans, dit-il.
- Tels qu'ils existent ou tels qu'ils apparaissent ? Cette distinction doit aussi être faite.
- Que veux-tu dire ? demanda-t-il.
- Ceci : un lit, si tu le regardes sous un certain angle, ou si tu le regardes de face, ou de quelque autre façon, est-il différent en quoi que ce soit de ce qu'il est lui-même, ou bien paraît-il différent tout en ne l'étant aucunement ? N'est-ce pas le cas pour tout autre objet ?
- C'est ce que tu viens de dire, dit-il, il semble différent, mais il ne l'est en rien.

- A présent, considère le point suivant. **[598b]** Dans quel but l'art de la peinture a-t-il créé pour chaque objet ? Est-ce en vue de représenter imitativement, pour chaque être, ce qu'il est, ou pour chaque apparence, de représenter comme elle apparaît ? La peinture est-elle une imitation de l'apparence ou de la vérité ?
- De l'apparence, dit-il.
- L'art de l'imitation est donc bien éloigné du vrai, et c'est apparemment pour cette raison qu'il peut façonner toutes choses : pour chacune, en effet, il n'atteint qu'une petite partie, et cette partie n'est elle-même qu'un simulacre. C'est ainsi, par exemple, que nous dirons que le peintre peut nous peindre un cordonnier, un menuisier, et tous les autres artisans **[598c]**, sans rien maîtriser de leur art. Et s'il est bon peintre, il trompera les enfants et les gens qui n'ont pas toutes leurs facultés en leur montrant de loin le dessin qu'il a réalisé d'un menuisier, parce que ce dessin leur semblera le menuisier réel.
- Oui, assurément.
- Mais voici, mon ami, je présume, ce qu'il faut penser dans ces cas-là. Quand quelqu'un vient nous annoncer qu'il est tombé sur une personne qui possède la connaissance de toutes les techniques artisanales et qui est au courant de tous les détails concernant chacune, un homme qui possède une connaissance telle **[598d]** qu'il ne connaît rien avec moins de précision que n'importe quel expert, il faut lui rétorquer qu'il est naïf et qu'apparemment il est tombé sur un enchanteur ou sur quelque imitateur qui l'a dupé, au point de se faire passer pour un expert universel, en raison de son inaptitude propre à distinguer ce en quoi consistent la science, l'ignorance et l'imitation.
- C'est tout à fait vrai, dit-il.
- Eh bien, repris-je, il convient d'examiner dans la foulée la tragédie et celui qui en est le chef de file, Homère. Nous entendons certaines gens prétendre que ces poètes tragiques connaissent tous les arts **[598e]**, toutes les choses humaines qui se rapportent à la vertu et au vice, et même les choses divines. Car il est nécessaire qu'un bon poète, s'il dit exceller sur les sujets de sa création poétique, possède le savoir requis pour créer, faute de quoi il serait incapable de produire des œuvres poétiques. Il faut donc examiner si les gens qui tiennent ces propos ont connu de tels imitateurs et ont été trompés par eux au point que, voyant leurs œuvres **[599a]**, ils n'ont pas pris conscience qu'elles étaient éloignées du réel, étant en troisième position par rapport à ce qui est, et pensé que même sans connaître la vérité, il est néanmoins facile de les produire. Ces imitateurs ne créent en effet que des fantasmagories, et non des êtres réels. Ou alors, il faut examiner si ce qu'ils disent a quelque valeur, et si les bons poètes connaissent quelque chose des sujets qui les font passer aux yeux du grand nombre pour des gens qui parlent bien.
- Certes, dit-il, il faut procéder à cet examen.
- Crois-tu que si quelqu'un était capable de produire les deux choses, à la fois l'objet à imiter et le simulacre, il consacrerait ses efforts à la production artistique des simulacres et en ferait une priorité dans sa propre vie, comme **[599b]** s'il s'agissait de l'objet intérieur de son existence ?
- Non, ce n'est certainement pas mon avis.
- Mais s'il était, je pense, un véritable connaisseur des choses qui constituent l'objet de son imitation, il déploierait beaucoup plus d'efforts pour ces œuvres que pour les imitations, et il s'emploierait à laisser derrière lui, comme autant de souvenirs mémorables, des œuvres nombreuses et belles, et il aurait à cœur de faire plutôt l'objet d'un éloge que d'être celui qui le prononce.
- C'est ce que je pense, dit-il, car l'honneur et l'utilité seraient sans comparaison.
- Par comparaison, nous ne demanderons pas de compte à Homère, ni à aucun autre poète, de toutes ces professions dont ils ont fait leurs sujets. **[599c]** Nous ne demanderons pas si tel d'entre eux a été un expert en médecine, et pas seulement un simple imitateur du langage médical, ni à quelles gens un poète parmi ceux qui connurent les anciens ou les plus récents est réputé avoir rendu la santé, comme le fait Asclépios, ou quels savants dans l'art médical ce poète a laissés derrière lui, comme celui-ci a laissé ses descendants. Ne les interrogeons pas non plus sur les autres arts, laissons-les plutôt tranquilles. Mais sur les sujets les plus importants et les plus sublimes dont Homère a entrepris de parler, tels que les guerres, le commandement des armées, l'administration des cités et, au sujet de l'être humain, l'éducation **[599d]**, il est sans doute juste de l'interroger en l'interpellant : *"Cher Homère, s'il est vrai qu'en ce qui a trait à la vertu, tu ne sois pas en troisième position par rapport à la vérité, et que tu ne sois pas non plus un artisan qui se consacre à la fabrication de simulacres – une définition que nous avons proposée pour l'imitateur – ; s'il est vrai que tu te trouves en deuxième position, et que tu aies été capable de définir quelles occupations sont en mesure de rendre les hommes meilleurs ou pires, dans la vie privée et dans la vie publique, dis-nous laquelle parmi les cités a vu son administration améliorée grâce à toi, comme Lacédémone l'a été grâce à Lycurgue, et quantité de cités, grandes et petites, [599e] grâce à plusieurs autres dirigeants. Quelle cité reconnaît que tu as été un bon législateur et que tu lui as été utile ? L'Italie et la Sicile ont eu Charondas, et nous, nous avons eu Solon. Mais pour toi, de quelle cité s'agit-il ?"* Pourra-t-il en citer une seule ? – Je ne crois pas, dit Glaucon. Les *Homérides* eux-mêmes n'en font pas mention.
- Mais peut-on rappeler une guerre qui ait lieu de son temps, **[600a]** une guerre menée avec succès, et qu'Homère aurait conduite en position de commandement ou pour laquelle il aurait été tout au moins un conseiller ?
- Aucune.
- Mais a-t-il la réputation d'être un homme expert dans les travaux publics, lui attribue-t-on de nombreuses idées ingénieuses dans les techniques ou dans d'autres domaines d'activité, comme on le fait pour Thalès de Milet ou Anacharsis le Scythe ?

- On ne rapporte rien de tel.
- Mais ce qu'il n'a pas réalisé pour la vie publique, l'a-t-il fait pour des gens en privé ? Homère passe-t-il pour avoir été lui-même, durant sa vie, le responsable de l'éducation de ceux qui l'ont aimé pour l'avoir fréquenté, et qui ont transmis à la postérité **[600b]** une conduite particulière de l'existence qu'on pourrait appeler homérique, à l'instar de Pythagore qui fut lui-même aimé de manière exceptionnelle pour cette raison ? Ceux qui se réclament de lui, en effet, suivent un mode de vie qu'ils appellent pythagoricien, et ce fait les rend manifestement différents aux yeux des autres.
- On ne rapporte rien de tel, dit-il. Car sans doute, Socrate, Créophyle, le disciple d'Homère, semble moins ridicule de par son nom que de par son éducation, si ce qu'on rapporte sur Homère est vrai. On dit en effet que Créophyle fut, au cours de sa vie, l'objet d'une indifférence notoire **[600c]** de la part de ce grand homme.
- C'est en effet, ce qu'on rapporte, dis-je. Mais crois-tu, Glaucon, que si Homère avait été réellement en mesure de former des hommes et de les rendre meilleurs, comme un homme capable sur ces questions non pas de produire des imitations, mais de s'y connaître dans ces matières, crois-tu qu'il ne serait pas fait de nombreux compagnons qui l'auraient honoré et aimé ? Pense à Protagoras d'Abdère et à Prodicos de Céos et à tant d'autres, qui sont en mesure de convaincre ceux qui se tiennent dans l'intimité **[600d]** de leur vie privée qu'ils ne sauraient administrer une maison ou leur cité s'ils ne s'en remettent pas à eux pour leur formation. Ce savoir particulier fait d'eux l'objet d'une telle affection que c'est tout juste si leurs compagnons ne les transportent pas en procession sur leurs épaules ! Allons donc, les compagnons d'Homère, s'il est vrai qu'il était capable de conduire les hommes à la vertu, l'auraient laissé, et aussi Hésiode avec lui, se contenter de circuler pour déclamer ses rhapsodies ! Voyons, ils ne se seraient pas attachés à eux plus encore qu'à leur or pour les retenir, ils ne les auraient pas contraints à résider auprès d'eux **[600e]**, et s'ils n'avaient pas réussi à les convaincre, ils ne seraient pas devenus eux-mêmes leurs pédagogues partout où ils allaient, jusqu'à ce qu'ils aient reçu une formation satisfaisante !
- Tu me sembles, Socrate, dit-il, énoncer la vérité même.
- Par conséquent, posons que tous les experts en poésie, à commencer par Homère, sont des imitateurs des simulacres de la vertu et de tous les autres simulacres qui inspirent leurs compositions poétiques, et qu'ils n'atteignent pas la vérité. Au contraire, comme nous le disions à l'instant, le peintre produira un cordonnier qui paraîtra réel **[601a]**, alors que lui-même ne connaît rien à la cordonnerie, et qu'il le produit pour des gens qui ne s'y connaissent pas davantage, mais qui observent les choses en se basant sur les couleurs et les figures.
- Oui, certainement.
- De la même façon, je pense, nous dirons que l'expert en poésie, à l'aide de mots et de phrases, émaillera chaque art des couleurs qui lui conviennent, sans connaître rien d'autre que l'art d'imiter. Avec le résultat qu'il paraîtra s'exprimer magnifiquement aux yeux de tous ceux qui ne jugent que sur les mots, toutes les fois qu'il s'exprimera sur la cordonnerie, ou encore sur la conduite des armées, ou sur quelque autre sujet, en ayant recours à la versification, au rythme et à l'harmonie. **[601b]** C'est grâce à cela en fait que ces œuvres possèdent naturellement en elles-mêmes un charme considérable, car si on dépouille les compositions des poètes des couleurs de la musique et qu'on les récite en se limitant à ce qu'elles sont par elles-mêmes, tu sais bien, je pense, comment elles nous apparaissent, tu l'as sans doute remarqué.
- Oui, je l'ai remarqué, dit-il.
- Eh bien, dis-je, elles ressemblent aux visages de ceux qui ont l'éclat de la jeunesse, mais qui perdent leur beauté, lorsqu'il nous arrive de les voir quand la fleur de leur beauté les a quittés.
- Oui, tout à fait, dit-il.
- Eh bien, vas-y, considère le point suivant. Le poète qui fabrique le simulacre, l'imitateur, n'entend rien, disons-nous, à ce qui existe réellement, il ne connaît que ce qui relève de l'apparence **[601c]**, n'est-ce pas ?
- Oui.
- A présent, ne laissons pas la question traitée seulement à moitié, mais considérons-la dans son entièreté.
- Parle, dit-il.
- Le peintre, disons-nous, peindra une bride et un mors ?
- Oui.
- Mais c'est le cordonnier et le forgeron qui les fabriqueront.
- Oui, certainement.
- Mais alors, le dessinateur entend-il quelque chose aux exigences requises pour les brides et le mors ? Et même celui qui les a fabriqués, le forgeron et l'artisan du cuir, s'y entend-il ? N'est-ce pas plutôt celui qui sait les utiliser, le cavalier, et lui seul ?
- C'est très vrai.
- Ne dirons-nous pas qu'il en va de même pour tout ?
- Comment cela ?
- **[601d]** Pour chaque objet, il existe ces trois arts-là : l'art de s'en servir, l'art de le fabriquer, l'art de l'imiter.
- Oui.
- Or l'excellence, la beauté, la justesse de chaque objet fabriqué, de chaque être vivant, de chaque action sont-elles ordonnées à autre chose qu'à l'usage de chacun, c'est-à-dire à ce pourquoi chacun existe, qu'il soit fabriqué ou bien qu'il existe naturellement ?
- C'est bien le cas.

- C'est donc une nécessité déterminante que pour chacun ce soit l'utilisateur qui soit le plus expérimenté, et que ce soit lui qui communique au fabricant les qualités et les défauts de ce qu'il produit, tels qu'ils se révèlent à l'usage pour celui qui les utilise. Par exemple, le flûtiste informe le fabricant de flûtes qui lui servent **[601e]** à jouer, et c'est lui qui commandera celles qu'il convient de fabriquer, et le fabricant le servira.
- Forcément.
- Ainsi donc, celui qui sait informe sur les aspects utiles ou médiocres des instruments, alors que l'autre les fabrique en se fiant à lui ?
- Oui.
- De la sorte, en ce qui concerne le même objet fabriqué, le fabricant maintiendra, quant à ses qualités et à ses défauts, une croyance qui sera correcte, parce qu'il est en communication avec celui qui sait et qu'il est contraint de l'écouter **[602a]**, mais c'est celui qui l'utilise qui possède la science.
- Oui, certainement.
- L'imitateur, de son côté, acquerra-t-il par l'usage la science des choses qui constituent le sujet de son dessein, autrement dit, saura-t-il si elles sont belles et correctes ou non, ou alors en aura-t-il une opinion correcte par la communication qu'il entretient nécessairement avec celui qui sait et par les directives qu'il en reçoit sur ce qu'il convient de dessiner ?
- Ni l'un ni l'autre.
- Par conséquent, l'imitateur ne possèdera pas de savoir et il n'aura pas d'opinion correcte relativement aux objets qu'il imite, pour ce qui est de leur beauté ou de leur médiocrité ?
- Apparemment non.
- Charmant personnage que cet expert en imitation dans le domaine de la poésie, quand on pense à sa connaissance de ce qu'il produit !
- Pas vraiment.
- Et pourtant, **[602b]** il ne se privera pas pour autant d'imiter, sans savoir ce qui fait que chaque chose est médiocre ou utile. Mais, apparemment, ce qui semble beau au grand nombre et à ceux qui ne savent pas, c'est cela qu'il imitera.
- Que peut-il faire d'autre ?
- Alors sur ces questions, il me semble en tout cas, notre accord est satisfaisant : en premier lieu, que l'imitateur ne sait, sur ce qu'il imite, rien qui soit digne qu'on en parle, et que l'imitation n'est qu'une activité puérile, dépourvue de sérieux ; en second lieu, que ceux qui touchent à la poésie tragique en vers iambiques ou en vers épiques, sont tous des imitateurs, autant qu'il est possible de l'être.
- Assurément.
- **[602c]** Par Zeus, repris-je, cette activité d'imiter n'a-t-elle pas un rapport avec ce qui occupe la troisième position à partir de la vérité ? N'est-ce pas le cas ?
- Oui.
- Par ailleurs, sur quelle partie de ce qui constitue l'être humain exerce-t-elle le pouvoir qu'elle possède ?
- De quelle partie veux-tu parler ?
- De ceci. La même grandeur, selon qu'on la regarde de près ou de loin, ne paraîtra pas égale.
- Non, en effet.
- Et les mêmes objets, selon qu'on les observe dans l'eau ou hors de l'eau, paraissent fracturés ou droits, et aussi concaves ou convexes, suivant une autre illusion optique qui est l'effet des couleurs, et évidemment tout **[602d]** trouble de cette nature réside lui-même dans notre âme. C'est à cette vulnérabilité de notre nature que l'art de la peinture d'ombres, comme la prestidigitation et les nombreux tours du même genre, doit de ne le céder en rien aux enchantements de la magie.
- C'est vrai.
- Mais la mesure, le calcul et la pesée ne sont-ils pas révélés de magnifiques secours pour cela, de sorte que ce qui prend le commandement en nous, ce n'est pas l'apparence du plus grand et du plus petit, du plus nombreux et du plus lourd, mais ce qui a effectué le calcul et la mesure, ou encore la pesée ?
- Oui, forcément.
- **[602e]** Mais cela n'est-il pas la fonction de ce principe de la raison qui réside dans l'âme ?
- Oui, en effet, c'est sa fonction.
- Souvent, par ailleurs, les mêmes choses apparaissent simultanément contraires l'une à l'autre pour ce principe qui a mesuré et qui a indiqué que certaines choses sont plus grandes ou plus petites les unes que les autres, ou égales entre elles.
- Oui.
- Or, n'avons-nous pas dit qu'il était impossible que le même principe porte simultanément deux jugements contraires sur les mêmes choses ?
- Et nous avons eu raison de le dire.
- **[603a]** Par conséquent, ce qui porte jugement dans l'âme sans tenir compte de la mesure ne saurait être identique à ce qui exerce le jugement en accord avec la mesure.
- Non, en effet.
- Mais sans doute le principe qui se fonde sur la mesure et sur le calcul serait la meilleure partie de l'âme ?
- Certes.
- Et donc ce qui occupe la position contraire appartiendrait aux éléments inférieurs de nous-mêmes ?
- Forcément.

- Eh bien, c'est en recherchant un accord sur ce point que je disais que l'art du dessin, et en général tout art d'imitation, réalise une œuvre qui est loin de la vérité et qu'il entretient une relation avec ce qui, en nous-mêmes, est réellement à distance de la pensée réfléchie **[603b]**, et qu'il s'en fait le compagnon et l'ami, ne visant rien de sain ni de vrai.
- Oui, absolument, dit-il.
- Ainsi, le médiocre s'accouplant au médiocre, l'art imitatif n'engendre que du médiocre.
- Apparemment.
- Cela s'applique-t-il seulement, demandai-je, à l'art imitatif qui concerne la vue, ou aussi à ce qui concerne l'écoute et que nous appelons poésie ?
- Cela s'applique probablement, dit-il, à la poésie aussi.
- Toutefois, repris-je, ne nous fions pas seulement à la vraisemblance que nous tirons de l'art du dessin, mais allons tout de suite vers cette part de la pensée **[603c]** avec laquelle l'art imitatif de la poésie entretient une relation, et voyons s'il s'agit de quelque chose de médiocre ou de méritoire.
- C'est ce qu'il faut faire.
- Posons la question de la manière suivante. L'art imitatif représente, disons-nous, les êtres humains engagés dans des actions qui sont ou bien forcées, ou bien accomplies de leur plein gré. De la réalisation de ces actions, ils tirent un sentiment d'avoir réussi ou d'avoir échoué, et dans chaque cas, ils éprouvent soit de la peine, soit de la joie. L'imitation représente-t-elle autre chose que cela ?
- Rien d'autre.
- Or, dans toutes ces actions, l'être humain se trouve-t-il dans une situation où son esprit s'accorde avec lui-même ? **[603d]** Ou alors de la même manière qu'il était en conflit avec lui-même pour les objets de sa vue et qu'il avait simultanément des opinions contraires à leur sujet, se trouve-t-il ainsi dans ses actions en conflit avec lui-même et engagé dans une lutte qu'il se livre à lui-même ? Mais je crois me rappeler que sur ce point du moins il n'est pas nécessaire à présent de nous mettre d'accord, nous l'avons fait de manière suffisante à l'occasion de toutes ces questions que nous avons discutées dans nos échanges antérieurs, notamment sur le fait que notre âme est remplie de mille contradictions de ce genre qui s'y développent simultanément.
- Nous avons eu raison, dit-il.
- Oui, nous avons eu raison, dis-je. Mais il me semble à présent requis **[603e]** d'exposer ce que nous avons laissé de côté alors.
- De quoi s'agit-il ? demanda-t-il.
- Un homme de valeur, repris-je, s'il lui arrive de subir un coup du sort, comme de perdre son fils ou quelque chose à quoi il tient par-dessus tout, nous avons prétendu à ce moment-là qu'il le supporterait plus facilement que les autres.
- Assurément.
- Eh bien, examinons à présent le point suivant en ce qui le concerne : n'éprouvera-t-il aucune souffrance ? Ou, si cela est impossible, pourra-t-il modérer son chagrin ?
- C'est plutôt cette hypothèse, dit-il, qui est la vraie.
- **[604a]** Et maintenant, sur ce point, dis-moi : luttera-t-il à ton avis contre son chagrin, et y résistera-t-il plutôt quand il sera exposé au regard des gens de son rang, ou lorsqu'il sera seul et livré à lui-même dans son intimité ?
- Il le supportera bien plus, dit-il, lorsqu'il sera sous le regard des autres.
- Mais dans sa solitude, il osera, je pense, multiplier les plaintes dont il rougirait si on devait les entendre, et il fera bien des choses qu'il serait confus qu'on le voie faire.
- Oui, c'est ainsi, dit-il.
- Or, ce qui l'enjoint de résister à sa peine, n'est-ce pas la raison et la loi, et ce qui le porte **[604b]** au chagrin, n'est-ce pas l'épreuve de la souffrance elle-même ?
- C'est vrai.
- Mais lorsque deux poussées inclinant en sens contraire se produisent simultanément dans l'être humain à l'égard du même objet, nous disons qu'il y a nécessairement deux parties en lui.
- Forcément.
- Or l'une des deux est disposée à obéir à la loi, où que la loi la conduise ?
- Comment cela ?
- La loi dit qu'il n'y a rien de plus beau que de garder le plus possible son calme dans l'adversité et de ne pas se révolter, d'abord parce que le bien et le mal inhérents à ces situations ne se montrent pas avec évidence, ensuite parce que rien de bon pour l'avenir n'en résulte pour celui qui les supporte mal, et enfin parce que aucune affaire humaine **[604c]** ne mérite qu'on s'y intéresse sérieusement. De plus, dans ces situations, ce qui devrait se précipiter à notre secours s'en trouve précisément empêché par notre souffrance.
- De quoi veux-tu parler ? demanda-t-il.
- De la réflexion qui délibère sur ce qui est arrivé, répondis-je. Il faut faire comme lorsque nous jetons les dés : l'accepter et placer nos acquis en fonction de ce qui a été jeté, en suivant le moyen que la raison a jugé le meilleur, au lieu de faire comme les enfants qui, quand ils ont reçu un coup, portent la main sur leur blessure et s'épuisent à crier. Il faut au contraire constamment habituer son âme à se hâter **[604d]** de venir guérir et rétablir ce qui est tombé, et qui souffre, et à substituer aux lamentations l'art de la guérison.
- On se comporterait certes de la manière la plus correcte, dit-il, en réagissant ainsi aux coups du sort.
- Or, affirmons-nous, c'est l'élément le meilleur qui consent à suivre ce raisonnement.

- Manifestement.
- Mais ce qui nous ramène au ressassement de la souffrance et aux gémissements, et qui se montre inconsolable, ne dirons-nous pas qu'il s'agit de l'élément irrationnel, indolent et enclin à la lâcheté ?
- Si, c'est ce que nous dirons.
- Donc, il y a d'une part l'élément qui est disposé à une imitation multiple et bariolée **[604e]**, c'est l'élément excitable, et d'autre part le caractère réfléchi et serein, toujours égal à lui-même. Celui-ci ne peut être imité facilement, et si on le représente, il n'est pas aisé de le reconnaître, surtout s'il s'agit d'une foule assemblée pour la fête ou de toutes sortes de gens réunis au théâtre, car cette imitation leur présente un état d'esprit qui leur est étranger. - **[605a]** Oui, assurément.
- Le poète imitateur de son côté, manifestement, n'est pas naturellement porté vers ce principe rationnel de l'âme et, s'il veut maintenir sa réputation auprès du grand nombre, son savoir-faire ne tend pas à le conforter. Il vise plutôt le caractère excitable et bariolé, du fait qu'il est facile à imiter.
- Évidemment.
- Dès lors, nous ferons bien de nous en prendre à lui dès maintenant et de le placer dans une position symétrique à celle du peintre. Sa production d'œuvres médiocres au regard de la vérité le fait ressembler au peintre, et il s'apparente à lui aussi par les rapports qu'il entretient avec cette autre partie **[605b]** de l'âme qui relève du même genre inférieur, tandis qu'il n'en a pas avec la partie la meilleure. Et c'est ainsi que nous aurions déjà un motif juste de ne pas l'accueillir dans une cité qui doit être gouvernée par de bonnes lois : il éveille cette partie excitable de l'âme, il la nourrit et, en la fortifiant, il détruit le principe rationnel, exactement comme cela se produit dans une cité lorsqu'on donne le pouvoir aux méchants : on leur abandonne la cité et on fait périr les plus sages. De la même façon, nous dirons que le poète imitateur instaure dans l'âme individuelle de chacun une constitution politique mauvaise : il flatte la partie de l'âme qui est privée de réflexion, celle qui ne sait pas distinguer le plus grand **[605c]** du plus petit et qui juge que les mêmes choses sont tantôt grandes, tantôt petites, il fabrique artificiellement des simulacres, et il se tient absolument à l'écart du vrai.
- Assurément.
- Ce n'est pourtant pas encore l'accusation la plus grave que nous formulerons contre la poésie. C'est en effet le mal qu'elle est en mesure de causer aux gens de valeur – et seul un petit nombre fait exception – qui est pour ainsi dire le plus terrifiant.
- Ce l'est certainement, si vraiment elle produit cet effet.
- Prête l'oreille et tu pourras en juger. Quand les meilleurs d'entre nous entendent Homère ou quelque autre poète tragique **[605d]** imitant un de ces héros accablés par le malheur qui déclame une longue plainte mêlée de gémissements, ou quand on voit ces héros qui chantent en se frappant la poitrine, tu sais bien que nous éprouvons du plaisir et que nous nous laissons prendre à les suivre et à partager leur souffrance, et que nous mettons tout notre sérieux à faire l'éloge du bon poète, c'est-à-dire de celui qui a le mieux réussi à nous mettre dans un tel état.
- Je le sais, comment ne pas le savoir ?
- Mais quand un chagrin personnel survient à l'un d'entre nous, as-tu remarqué que nous nous targuons du contraire, c'est-à-dire de nous montrer capables de demeurer calmes et de l'endurer, **[605e]** parce que cette attitude est celle d'un homme, alors que l'autre, celle que nous louions à l'instant, convient à une femme.
- Je l'ai remarqué, dit-il.
- Alors, dis-je, cet éloge est-il acceptable ? Avons-nous raison de regarder un homme auquel on refuserait d'être identifié, et dont on aurait plutôt honte, et de lui trouver du charme et d'en faire l'éloge, au lieu d'éprouver du dégoût à son endroit ?
- **[606a]** Non, par Zeus, dit-il, cela ne semble pas raisonnable.
- En effet, repris-je, surtout si tu examines la chose comme suit.
- Comment ?
- Si tu réfléchis au fait que la partie de l'âme que nous cherchions tantôt à contenir par la force, dans les circonstances de nos malheurs personnels – cette partie qui est assoiffée de larmes et portée à se lamenter sans retenue, jusqu'à épuisement, parce qu'il est dans sa nature d'éprouver de tels désirs – est justement la partie que viennent assouvir et combler les poètes, tandis que la partie de nous-mêmes qui est par nature la meilleure, parce qu'elle n'a pas été suffisamment formée par la raison et l'habitude, relâche sa surveillance sur cette partie encline à la lamentation, à la pensée que ce sont des sentiments qui lui sont étrangers **[606b]** qu'elle regarde en spectatrice, et qu'il n'y a rien de honteux pour elle à se répandre en éloges et à montrer de la compassion pour un autre homme qui pose comme un homme de bien et s'afflige de manière inopportune ; si tu réfléchis au fait qu'au contraire elle croit en tirer profit, le plaisir, et qu'elle ne consentirait pas à s'en priver en rejetant l'ensemble de l'œuvre poétique, tu verras, je pense, que bien peu de gens sont en mesure de se rendre compte que la jouissance passe nécessairement des affections des autres à celles qui nous sont propres. Après avoir nourri et fortifié notre sentiment de pitié dans les affections des autres. Il n'est guère facile de le contenir dans les sentiments que nous éprouvons personnellement.
- C'est tout à fait vrai, **[606c]**, dit-il.
- Ne faut-il pas tenir le même argument au sujet du comique ? Si tu écoutes dans une représentation de théâtre ou dans une conversation privée une pitrerie que tu aurais honte de faire pour provoquer le rire, et que tu y prends par ailleurs un réel plaisir au lieu d'en mépriser la médiocrité, ne produis-tu pas le même effet que dans les sentiments de pitié ? Ce désir de provoquer le rire que tu contenais en toi-même par ta raison,

de crainte de passer pour un pitre, tu lui donnes alors libre cours, et lui ayant donné en cette occasion la fougue de la jeunesse, souvent tu perds conscience du fait que tu t'es excité dans la compagnie de tes proches au point de devenir un fabricant de farces.

– C'est certain, dit-il.

– **[606d]** Et à l'égard des choses de l'amour, de la passion et de tout ce qui dans l'âme touche au désir, à la peine et au plaisir qui accompagnent, disons-nous, l'ensemble de notre activité, n'est-ce pas ici encore le même argument ? C'est l'imitation poétique qui produit en nous les effets de la nature. Elle nourrit toutes ces choses en les irriguant, alors qu'il faudrait les assécher ; elle les installe de façon à nous diriger, alors qu'il faudrait les soumettre, pour que nous devenions meilleurs et plus heureux, et non pires et misérables.

– Je ne pourrais l'exprimer autrement, dit-il.

– Dès lors, Glaucon, repris-je, quand **[606e]** il t'arrivera de tomber sur des admirateurs d'Homère, eux qui affirment que ce grand poète a éduqué la Grèce et qu'il mérite qu'on entreprenne de connaître son œuvre pour apprendre à administrer et à éduquer dans le domaine des affaires humaines, et qui recommandent qu'on mène sa vie en conformant la totalité de notre existence à l'enseignement de ce grand poète **[607a]**, il faudra les considérer comme des amis et leur donner notre affection, en reconnaissant qu'ils sont les meilleurs qu'on puisse trouver, et nous accorder avec eux pour dire qu'Homère est suprêmement poétique et qu'il est le premier des poètes tragiques. Il faudra cependant demeurer vigilants : les hymnes aux dieux et les éloges des gens vertueux seront la seule poésie que nous admettrons dans notre cité. Si au contraire tu y accueilles la Muse séduisante, que ce soit dans la poésie lyrique ou épique, le plaisir et la peine régneront alors dans ta cité à la place de la loi et de ce que la communauté reconnaît toujours comme ce qu'il y a de mieux : la raison.

– C'est tout à fait vrai, dit-il.

– **[607b]** Voilà donc, dis-je, le raisonnement par lequel je voulais conclure, à l'occasion de notre récapitulation sur la poésie : compte tenu de ce qu'elle est, nous avons eu des raisons valables de l'avoir précédemment bannie de la cité. C'est en effet, notre raisonnement qui nous le commandait. Disons-lui encore, pour qu'elle ne nous accuse pas de rigidité et de grossièreté, qu'il est ancien le conflit entre la philosophie et l'art de la poésie. Et en effet, *"la chienne qui aboie contre son maître"*, cette *"glapissante"*, et *"celui qui est grand dans les bavardages des insensés"*, et *"la foule [607c] des maîtres experts"*, et ceux qui *"ergotent subtilement"*, simplement parce qu'*"ils sont dans le besoin"*, et mille autres expressions qui sont les signes de leur vieille opposition le montrent clairement. Affirmons néanmoins que, pour notre part en tout cas, si la poésie imitative qui a pour objet le plaisir est en mesure de fournir un argument justifiant qu'elle trouve sa place dans une cité soumise à de bonnes lois, nous l'y ramènerions avec enthousiasme, car nous avons bien conscience d'être nous-mêmes sensibles à son charme. Mais il serait par ailleurs impie de trahir ce qui nous apparaît comme vrai. Toi-même, cher ami, n'éprouves-tu pas l'attrait de la poésie, surtout **[607d]** quand tu l'admires dans l'œuvre d'Homère ?

– Oui, beaucoup.

– Il serait donc juste qu'elle revienne à cette condition, quand elle aura réussi à produire sa justification, soit dans une forme lyrique, soit dans un autre mètre ?

– Oui, certainement.

– Nous accorderions sans doute aussi à ceux qui sont ses propagateurs, eux qui sans être des experts en poésie sont néanmoins des gens qui goûtent la poésie, de tenir en son nom un discours non versifié, visant à démontrer qu'elle n'est pas seulement agréable, mais également utile pour les constitutions politiques et pour la vie humaine. Et nous les écouterons de manière bienveillante, car nous en tirerons certainement quelque chose s'ils nous font voir qu'elle n'est pas seulement agréable **[607e]**, mais aussi utile.

– Comment n'en tirerions-nous pas quelque chose ? dit-il.

– Mais s'ils ne peuvent le montrer, mon cher compagnon, nous ferons comme ceux qui ont déjà connu l'expérience de la passion amoureuse : quand ils jugent que leur amour a cessé de leur être bénéfique, ils s'en détachent, en se faisant violence certes, mais ils le font. Et nous sommes nous-mêmes dans la même situation, en raison de l'amour pour cette poésie qui a germé en nous sous l'effet de l'éducation de nos belles constitutions politiques, **[608a]** et nous serons bienveillants si on nous montre qu'elle est excellente et tout à fait véridique. Mais tant qu'elle ne pourra produire cette justification, nous l'écouterons en scandant pour nous-mêmes ce raisonnement que nous venons de formuler, qui est pour nous une incantation, en faisant l'effort de ne pas tomber de nouveau dans la passion qui est celle de la jeunesse et de la plupart des gens. Nous chanterons donc qu'il ne convient pas de s'appliquer sérieusement à la poésie de ce genre, comme si elle atteignait la vérité et constituait une activité sérieuse, mais qu'il faut en l'écoutant demeurer vigilant, si on **[608b]** demeure soucieux de la constitution politique de soi-même, et considérer comme une loi les dispositions que nous avons énoncées au sujet de la poésie.

– Je suis entièrement d'accord, dit-il.

– C'est en effet, repris-je, un combat d'importance, mon cher Glaucon, plus important qu'il n'y paraît : deviendra-t-on bienfaisant ou méchant ? Aussi ne faut-il pas dévier de notre chemin, en subissant l'influence des honneurs, des richesses, d'aucune fonction de pouvoir, ou même de l'activité poétique ; rien de cela ne mérite qu'on en vienne à négliger la justice et toute autre forme de vertu.

– Je suis d'accord avec toi, dit-il, pour en faire la conclusion de ce que nous avons exposé, et je pense que tout le monde sera du même avis.

- **[608c]** Cependant, repris-je, nous n'avons pas exposé les récompenses les plus importantes de la vertu, ni les prix qui y sont rattachés.
- Tu évoques certes, dit-il, quelque chose d'une importance extraordinaire, s'il s'agit de récompenses supérieures à celles dont nous avons parlé.
- Mais, demandai-je, que pourrait-il se produire qui soit d'importance dans une durée si brève ? Car tout ce temps – pensons au temps qui va de l'enfance à la vieillesse – pourrait n'être pas grand-chose par comparaison avec la totalité du temps ?
- Ce n'est même rien, dit-il.
- Mais quoi ! Penses-tu qu'un être immortel doive s'appliquer sérieusement pour une durée pareille, et ne pas faire d'efforts **[608d]** quand il s'agit de la totalité du temps ?
- Non, je ne pense pas, mais dans quel but poses-tu cette question ?
- N'as-tu pas pris conscience, repris-je, que notre âme est immortelle et qu'elle ne périt jamais ? »
- Et lui me regardant dans les yeux me dit avec étonnement :
- « Non, par Zeus, mais toi es-tu en mesure de soutenir cette affirmation ?
- Oui, répondis-je, j'aurais tort de ne pas le faire, et je pense que tu aurais tort aussi ; il n'y a là rien de difficile.
- Pas pour moi, dit-il, mais j'aurais plaisir à entendre cette démonstration qui ne présente pas de difficulté.
- Alors tu devrais m'écouter, dis-je.
- Parle seulement, dit-il.
- Il y a quelque chose que tu appelles le bien, et quelque chose que tu appelles le mal ?
- Oui.
- **[608e]** Eh bien, est-ce que tu les conçois comme moi ?
- Comment ?
- Que ce qui détruit et corrompt toute chose, c'est le mal, et que ce qui sauve et est avantageux, c'est le bien.
- C'est ce que je pense, dit-il.
- Eh bien, ne dis-tu pas qu'il y a un mal pour chaque chose, et un bien pour chaque chose ? Par exemple, pour les yeux **[609a]** l'ophtalmie, et pour tout le corps la maladie ; pour le blé la nielle, pour le bois la pourriture, pour le cuivre et le fer la corrosion, et c'est ce que j'affirme, pour presque tous les êtres un mal naturel et une maladie pour chacun ?
- Si, dit-il.
- Or, lorsqu'un de ces maux survient, ne rend-il pas défectueux l'être naturel auquel il s'attache, au point de finir par le dissoudre et le détruire entièrement ?
- Oui, nécessairement.
- C'est donc le mal naturel de chaque être et sa méchanceté propre qui le détruisent, ou alors si ce mal ne le détruit pas, rien d'autre certainement ne serait en mesure de le **[609b]** corrompre. Car le bien, lui, ne saurait jamais faire périr quoi que ce soit, et pas davantage ce qui n'est ni mauvais ni bon.
- Comment cela serait-il possible, en effet ? demanda-t-il.
- Si donc nous découvrons, parmi les êtres qui existent, un être avec un mal qui le rend mauvais, mais qui est toujours incapable de le dissoudre pour le détruire, ne serons-nous pas dès lors convaincus que ce qui possède cette disposition naturelle ne saurait être périssable ?
- Apparemment, dit-il, c'est ainsi.
- Mais quoi ! repris-je, n'y a-t-il pas pour l'âme quelque chose qui la rend mauvaise ?
- Bien sûr, dit-il, il y a tous les vices que nous avons passés en revue, l'injustice, et aussi **[609c]** l'indiscipline, la lâcheté, l'ignorance.
- Est-ce que l'un des vices peut causer sa dissolution et la faire périr ? Et applique-toi bien à éviter que nous soyons victimes de l'illusion qui consiste à penser que l'homme injuste et insensé, qu'on a surpris à commettre l'injustice, meure dans le moment même en raison de son injustice, qui constitue un défit de l'âme. Procède plutôt de la manière suivante. De même que la maladie du corps, qui constitue pour ainsi dire son mal propre et le détruit au point qu'il cesse d'être un corps, de même toutes ces choses dont nous parlions à l'instant, du fait du mal qui est leur mal propre, qui s'attache à elles et **[609d]** les envahit pour les corrompre, en viennent au point où elles ne sont plus, n'est-ce pas ?
- Oui.
- Eh bien, va, examine aussi l'âme de cette manière. L'injustice qui l'a envahie, comme le reste du mal, tout cela, du fait de l'avoir pénétrée et de s'y être incrusté, va-t-il la corrompre et la flétrir au point de la conduire à la mort en la séparant du corps ?
- Nullement, dit-il, en tout cas pour ce point particulier.
- Et pourtant, ce serait paradoxal, repris-je, que d'affirmer que la défectuosité d'un autre être vient détruire quelque chose, alors que sa propre défectuosité ne le fait pas.
- C'est paradoxal.
- Garde bien à l'esprit en effet, Glaucon, dis-je, **[609e]** que nous ne pensons pas que le corps puisse périr sous l'effet de la mauvaise qualité des aliments, telle qu'elle se développe en eux, que ce soit leur mauvaise

conservation, la pourriture, ou tout autre défaut. Mais si la mauvaise qualité des aliments eux-mêmes produit pour le corps un mal qui lui est propre, nous dirons que c'est par l'intermédiaire des aliments en raison du mal propre au corps qu'est la maladie, qu'il a été détruit. Mais nous n'estimerons en aucun cas qu'il aura été corrompu par la mauvaise qualité des aliments, qui constituent des êtres différents **[610a]** de l'être qu'est le corps, c'est-à-dire par un mal étranger qui n'est pas l'auteur de son mal propre.

– Ce que tu dis là, dit-il, est entièrement correct.

– En suivant maintenant un raisonnement identique, repris-je, n'allons pas croire, si un défaut du corps ne peut entraîner pour l'âme, que l'âme puisse périr sous l'effet d'un mal qui lui est étranger, sans que son mal propre ne soit en cause, et donc que quelque chose que ce soit puisse périr par l'effet du mal d'une autre chose.

– En effet, ce raisonnement a du bon.

– Dès lors, nous devons ou bien réfuter cette proposition, en montrant qu'elle n'est pas fondée, ou bien, **[610b]** tant qu'elle ne sera pas réfutée, éviter d'affirmer que c'est sous l'effet de la fièvre ou de quelque autre maladie, ou du meurtre, même dans le cas où le corps tout entier aurait été découpé en minuscules morceaux, que c'est en raison de ces facteurs que l'âme a été en quelque occasion détruite. On devrait avoir démontré auparavant que l'âme devient elle-même plus injuste et plus impie en raison de ces affections du corps. Mais quand un être pénètre un mal qui lui est étranger, mais que par ailleurs le mal qui lui est propre ne s'y développe pas, **[610c]** ne tolérons pas qu'on affirme que cet être est détruit, qu'il s'agisse de l'âme ou de quoi que ce soit d'autre.

– Indubitablement, dit-il, personne ne prouvera jamais que les âmes de ceux qui meurent deviennent plus injustes du fait de la mort.

– Mais si quelqu'un, repris-je, avait l'audace de prendre le contre-pied de notre argument et de soutenir, pour se soustraire à la nécessité de reconnaître que les âmes sont immortelles, que celui qui meurt devient plus méchant et plus injuste, nous jugerions que si celui qui tient cette position a raison, l'injustice est certes mortelle pour l'homme injuste, comme la maladie, et que c'est **[610d]** en raison de ce mal qui est meurtrier par nature, que ceux qui en sont atteints vont à la mort. Nous jugerions que ceux qui en sont atteints les plus meurent plus tôt, alors que ceux qui en sont moins atteints meurent plus tard, et non pas que les hommes injustes meurent sous le coup du châtiment que d'autres leur infligent, comme cela se passe de nos jours.

– Par Zeus, dit-il, l'injustice n'apparaîtrait plus dès lors comme une chose si terrible, si elle devait être mortelle pour celui qui en est atteint, car il serait délivré de ses maux. Je crois plutôt qu'elle se révélera tout au contraire comme la meurtrière des autres, <ceux qui sont dépourvus d'injustice, si elle a l'occasion de les tuer, **[610e]** alors qu'elle procure une grande vitalité à celui qui l'accueille, et cet être énergique, elle le maintient éveillé même la nuit, tant elle semble, n'est-ce pas, se tenir éloignée de ce qui peut causer la mort.

– Tu dis juste, dis-je, car si la défectuosité propre de l'âme, le mal qui l'afflige spécifiquement, n'est pas en mesure nu de le tuer ni de le détruire, il sera *a fortiori* difficile que le mal voué à la destruction d'un autre être détruise l'âme ou un être autre, si ce n'est celui auquel il est ordonné.

– Oui, *a fortiori*, dit-il, cela sera difficile.

– Or, quand un être ne périt ni sous l'effet d'un mal qui est le sien propre, ni d'un mal qui lui est étranger **[611a]**, il est évident que cet être nécessairement devra exister toujours, et que s'il doit exister toujours, alors il est immortel.

– Nécessairement, dit-il.

– Eh bien, dis-je, considérons que ce point se trouve ainsi établi et, si tel est le cas, tu conçois bien que ce seraient toujours les mêmes âmes qui existeraient. Elles ne sauraient, n'est-ce pas, devenir moins nombreuses, puisque aucune ne périt, ni plus nombreuses non plus. Car si le nombre des êtres immortels devait s'accroître, tu sais bien qu'il s'accroîtrait de ce qui est mortel, et tous les êtres, à la fin, deviendraient immortels.

– Tu dis vrai.

– Mais cela, repris-je, il ne faut pas l'admettre, car la raison ne le permet pas, **[611b]** et il ne faut pas admettre non plus que l'âme, selon ce qui constitue sa nature la plus authentique, soit ainsi faite qu'elle soit un être rempli de bariolage, d'hétérogénéité et de différence de soi par rapport à soi.

– Que veux-tu dire ? demanda-t-il.

– Il n'est pas facile de montrer, repris-je, qu'un être composé de plusieurs parties soit éternel, à moins qu'il ne s'agisse de la synthèse la plus parfaite, comme nous le voyons désormais pour l'âme.

– Ce n'est guère vraisemblable, en effet.

– Et pourtant, que l'âme soit un être immortel, cela, aussi bien notre argument présent que d'autres arguments nous contraignent à l'admettre. Mais pour savoir ce qu'est cet être en vérité, il ne faut pas le considérer dans l'état de déchéance qui résulte **[611c]** de son union avec le corps et de ses autres maux, comme nous le considérons à présent, mais tel qu'il existe quand il se dégage dans sa pureté ; c'est ainsi qu'il faut le contempler, de manière rigoureuse et en faisant appel à la pensée réfléchie. On le trouvera alors beaucoup plus beau, et on distinguera en lui de manière plus claire les aspects de la justice et de l'injustice et l'ensemble des traits que nous avons exposés. Ce que nous venons de dire au sujet de l'âme est vrai, telle qu'elle nous apparaît dans le présent. Nous l'avons considérée cependant dans un état qui se rapproche de la vision de Glaucos, le dieu marin : **[611d]** celui qui le verrait aurait bien du mal à distinguer sa nature originelle, car certaines parties primitives de son corps sont fracturées, d'autres sont usées et complètement

érodées par les vagues, tandis que d'autres parties se sont ajoutées, formées de coquillages, d'algues, de pétrifications, de sorte qu'il ressemble plutôt à n'importe quel animal qu'à ce qu'il était naturellement. C'est ainsi que nous contemplons l'âme, dans un état où elle est sujette à une myriade de maux. Mais voici, Glaucon, dans quelle direction il faut porter notre regard.

– Vers quoi donc ? demanda-t-il.

– Il faut porter notre regard sur son amour de la sagesse **[611e]** et nous représenter ce à quoi elle s'attache et ce dont elle recherche la compagnie, en raison de sa parenté avec ce qui est divin, immortel et éternel ; il faut penser à ce qu'elle deviendrait si elle s'engageait tout entière à la suite d'un tel être et si, portée par un tel élan, elle s'arrachait aux fonds marins où elle gît à présent, en se délestant des couches pétrifiées et des coquillages dont elle est incrustée. Parce qu'elle se nourrit de nourritures terrestres, **[612a]** elle s'est couverte de nombreuses couches grossières terreuses et pétrifiées en raison de ces festins prétendument bienheureux dont elle se gorge. C'est alors qu'on pourrait voir sa nature véritable, si elle possède plusieurs parties ou une seule, quelle est sa constitution, et quelle est sa nature. Pour l'instant, je crois que nous avons exposé de manière satisfaisante les affections de l'âme dans l'existence humaine, de même que ses parties.

– Oui, de manière entièrement satisfaisante, dit-il.

Les récompenses des justes et le mythe d'Er le Pamphylien

Les récompenses des justes.

– N'avons-nous pas dès lors, repris-je, résolu les autres questions au cours de notre dialogue, et ne l'avons-nous pas fait sans introduire la question des récompenses **[612b]** et de la réputation qui découlent de la justice, comme l'ont fait, disiez-vous, Hésiode et Homère ? N'avons-nous pas trouvé que la justice constitue par elle-même le bien suprême de l'âme elle-même, que l'âme doit accomplir ce qui est juste, qu'elle ait ou non en sa possession l'anneau de Gygès, et qu'elle ait ou non en plus de cet anneau le casque d'Hadès ?

– Tu dis tout à fait vrai, dit-il.

– Dès lors, Glaucon, dis-je, nous fera-t-on à présent reproche de restituer à la justice et à l'ensemble de la vertu, outre ces bienfaits, les récompenses, **[612c]** aussi nombreuses que variées que l'âme en reçoit de la part des hommes et des dieux, au cours de l'existence humaine et après la mort ?

– Il n'y aurait là absolument rien de répréhensible, dit-il.

– Alors, rendez-moi ce que vous m'avez emprunté au cours de notre échange.

– Mais quoi donc ?

– Je vous ai concédé que l'homme juste pouvait passer pour être injuste, et l'homme injuste pour être juste. Vous étiez en effet d'avis que même s'il était impossible de tenir cela caché à la fois aux dieux et aux hommes, il était néanmoins nécessaire de vous l'accorder pour le bénéfice de l'argument, de manière **[612d]** à discriminer la justice en elle-même de l'injustice en elle-même. Ne t'en souviens-tu pas ?

– J'aurais certes bien tort, dit-il, de ne pas m'en souvenir.

– Maintenant qu'elles ont été soigneusement discriminées, repris-je, je vous réclame en retour, au nom de la justice, de reconnaître ensemble que l'opinion qu'on doit en avoir est comparable à la faveur dont elle jouit auprès des dieux et des hommes, afin qu'elle remporte les trophées, elle qui procure à ceux qui la possèdent ce qui résulte de leur réputation. N'avons-nous pas montré que la justice procure les biens qui découlent de ce qu'elle est réellement, et qu'elle ne trompe pas ceux qui l'accueillent véritablement ?

– **[612e]** Tu réclames ce qui est juste, dit-il.

– Vous allez donc, dis-je, me restituer d'abord ceci, à savoir que les dieux en tout cas ne se méprennent pas sur ce qu'est chacun de ces deux personnages.

– Nous allons te les restituer, dit-il.

– Et si cela n'échappe pas aux dieux, l'un sera l'aimé des dieux, et l'autre celui qui est haï d'eux, comme nous l'avons reconnu dès le point de départ.

– C'est le cas.

– Pour celui qui est aimé des dieux, ne reconnaitrons-nous pas que **[613a]** ce qu'il reçoit des dieux, il le reçoit en totalité comme ce qui est le meilleur possible, à moins qu'un mal particulier ne constitue pour lui la conséquence inévitable d'une faute antérieure ?

– Oui, absolument.

– Il faut donc faire la supposition que dans le cas de l'homme juste, s'il devient la proie de la pauvreté, ou des maladies, ou de quelque autre condition qui passe pour un mal, cela aboutira en fin de compte pour lui à un bien, qu'il soit vivant ou mort. Celui qui met son cœur à vouloir devenir juste et qui cherche par l'exercice de la vertu à se rendre, autant que cela est possible à un homme, **[613b]** semblable à un dieu, celui-là ne saurait jamais devenir l'objet de la négligence des dieux.

– Selon toute vraisemblance, dit-il, un tel homme ne sera pas négligé par son semblable.

– Par conséquent, il convient de concevoir le contraire pour l'homme injuste ?

– Oui, absolument.

– Tels seraient donc, au regard des dieux, les trophées de la victoire qui reviennent au juste.

– Oui, c'est en tout cas mon sentiment, dit-il.

– Et qu'en est-il, repris-je, quand on se place du point de vue de la société humaine ? N'en va-t-il pas de la manière suivante, pour dire les choses telles qu'elles sont ? Ceux qui sont injustes, mais qui ne manquent pas d'habileté, ne se comportent-ils pas comme ceux qui courent une belle course quand ils prennent le départ, mais pas quand ils reviennent ? Au point de départ, ils courent rapidement, à grandes enjambées, mais quand ils terminent, on les trouve **[613c]** ridicules, les oreilles aux épaules, <comme des chiens fatigués>, et on

les voit se retirer de la course, sans avoir reçu une couronne. Les vrais coureurs, par contre, courent jusqu'au but, ils gagnent les prix et se voient couronnés. N'est-ce pas aussi ce qui se produit la plupart du temps dans le cas des hommes justes ? Parvenus au but de chacune de leurs actions, dans leurs relations comme dans toute leur existence, ils jouissent d'une bonne réputation et emportent les prix que leur décernent leurs congénères ?

– Certainement.

– Tu supporteras donc que je dise de ces hommes justes ce que toi-même tu as dit de ceux qui sont injustes. J'affirme en effet que les **[613d]** justes, quand ils parviennent à l'âge de leur maturité, s'ils souhaitent exercer ce pouvoir, prennent la direction des affaires de leur cité. Ils contractent des mariages selon leur volonté et ils donnent leurs enfants en mariage à ceux qu'ils choisissent. Tout ce que tu as dit en fait de ces hommes injustes, je l'affirme à présent des hommes justes. Quant aux hommes injustes, j'affirme que la plupart d'entre eux, à supposer que durant leur jeunesse ils aient pu demeurer inaperçus, quand ils arrivent en fin de parcours, ils se font prendre et deviennent un objet de risée. Parvenus à la vieillesse, misérables, ils sont couverts d'insultes de la part des étrangers et aussi de leurs concitoyens, on les fustige, et ils sont victimes **[613e]** des rudesses dont tu parlais quand tu disais justement *"ils seront torturés, ils seront marqués au fer"*. Tous ces sévices, si tu y réfléchis, tu m'as entendu dire qu'ils les subissaient. Vois donc si tu supporteras que j'affirme cela.

– Oui, certes, dit-il, il s'agit de propos qui sont justes.

– Tels sont donc, repris-je, provenant des dieux et des hommes, les prix, les récompenses et les présents qui échoient au juste cours de son existence, **[614a]** et cela s'ajoute à ces autres biens que lui procure la justice par elle-même. Voilà ce qu'ils seraient dans l'ensemble.

– Il s'agit pour sûr de récompenses magnifiques et substantielles.

– Eh bien, repris-je, ces récompenses ne sont rien, ni en nombre ni en importance, en comparaison de ce qui attend chacun, <le juste et l'injuste>, après la mort. Et il faut entendre ces choses afin que l'un et l'autre, l'ayant entendu, aient entièrement reçu ce que la discussion pouvait lui fournir d'utile.

– Consentirais-tu à les dire ? dit-il. Il n'y a pas beaucoup de choses que j'aurais plus plaisir **[614b]** à écouter.

– Il ne s'agit certes pas, dis-je, d'un de ces récits pour Alkinoos que je me propose de te raconter, mais du récit d'un homme vaillant, dont le nom était Er, fils d'Arménios, originaire de Pamphylie. Il se trouve qu'il mourut au combat. Dix jours avaient passé quand on vint ramasser les cadavres déjà putréfiés, mais quand on les releva, lui, il était bien conservé. On le porta chez les siens pour les funérailles, mais le douzième jour, alors qu'on l'avait placé sur le bûcher funéraire, il revint à la vie, et une fois revenu à la vie, il raconta ce qu'il avait vu là-bas. Aussitôt qu'elle se fut détachée de lui, dit-il, son âme s'était mise en chemin en compagnie de plusieurs autres. **[614c]** Elles étaient parvenues dans un endroit prodigieux, où il y avait dans la terre deux ouvertures contiguës, et dans les hauteurs du ciel, deux autres ouvertures situées juste en face. Des juges siégeaient dans l'espace intermédiaire entre ces ouvertures. Ceux-ci, quand ils avaient prononcé leur jugement, ordonnaient aux justes de prendre le chemin qui vers la droite montait pour entrer au ciel, leur ayant attaché sur le devant des indications concernant l'objet de leur jugement. Aux injustes, ils ordonnaient de prendre le chemin qui vers la gauche va vers la région inférieure, et ceux-là **[614d]** avaient dans le dos des indications concernant tout ce qu'ils avaient fait. Comme il s'approchait à son tour, on lui dit qu'il lui fallait devenir le messager auprès des hommes de ce qui se passait dans ce lieu, et les juges lui prescrivirent d'écouter et d'observer tout ce qui se passait dans cet endroit. Or il vit là les âmes qui s'en allaient, en passant par l'une ou l'autre des ouvertures du ciel et de la terre, après que le jugement eut été rendu pour chacune d'elles ; par les deux autres ouvertures, il observa pour l'une, remontant de sous la terre, des âmes couvertes d'immondices et de poussières, et pour l'autre, d'autres âmes qui descendaient du ciel et qui étaient pures. Et ces âmes **[614e]** qui ne cessaient d'arriver semblaient pour ainsi dire parvenir au terme d'un long voyage, et elles se dirigeaient, joyeuses, vers la plaine pour y établir leur campement, comme lors d'une fête civique. Celles qui se connaissaient se saluaient les unes les autres affectueusement, et celles qui provenaient de la terre s'enquéraient auprès des autres de celles-ci des choses d'ici-bas. Et elles se racontaient leur histoire les unes aux autres, les unes en pleurant et en gémissant au souvenir **[615a]** des maux de toutes sortes qu'elles avaient endurés et dont elles avaient été témoins dans leur pérégrination souterraine – un voyage qui avait duré mille ans –, tandis que les autres, celles qui venaient du ciel, racontaient leurs expériences heureuses et les visions d'une prodigieuse splendeur qu'elles avaient contemplées. Raconter ces nombreuses histoires, Glaucon, exigerait beaucoup de temps, mais la chose principale, déclara-t-il, était la suivante : que pour toutes les injustices commises dans le passé par chacune des âmes, et pour chacun de ceux que ces injustices avaient atteint, justice était rendue par toutes ces injustices considérées une par une, et pour chacune la peine était décuplée – il s'agissait chaque fois d'une peine d'une durée de cent années, **[615b]** ce qui correspond en gros à la durée d'une vie humaine – afin qu'ils aient à payer, au regard de l'injustice commise, un châtement dix fois plus grand. Par exemple, ceux qui avaient été responsables de la mort d'un grand nombre de personnes, ou ceux qui avaient trahi leur cité ou leur armée et les avaient conduites à l'esclavage, ou ceux qui avaient collaboré à quelque autre entreprise funeste, pour chacun de ces méfaits, ils étaient rétribués par des souffrances dix fois plus grandes. Ceux qui au contraire s'étaient répandus en actions bénéfiques, qui avaient été justes et pieux, ils en recevaient le prix selon la même proportion. **[615c]** Pour ces enfants qui mouraient à la naissance ou qui avaient vécu peu de temps, il racontait encore autre chose qui ne mérite guère d'être rapporté. En ce qui concerne l'impiété ou la piété

envers les dieux et les parents, et le meurtre commis de ses propres mains, il faisait état de rétributions encore plus grandes.

« Er rapportait en effet le cas d'un homme qui s'était vu demander par un autre où se trouvait le grand Ardiaios. Or cet Ardiaios avait été un tyran dans une cité de Pamphylie, mille ans déjà avant le moment de leur entretien. Il avait assassiné son vieux père, et **[615d]** son frère aîné, et il avait été, disait-on, l'auteur de nombreux actes abominables. L'homme ainsi questionné avait répondu, c'est Er qui le rapporte : *" Il n'est pas venu, il ne saurait venir ici. Nous avons pu voir, en effet, entre autres spectacles terrifiants, celui-ci. Comme nous étions près de l'embouchure et sur le point de remonter à la surface, et que nous avons enduré tout le reste, soudain nous avons aperçu cet Ardiaios avec d'autres. Il s'agissait pour la plupart de tyrans, mais il y avait également quelques individus particuliers qui avaient été coupables de grandes fautes. Alors qu'ils s'apprêtaient **[615e]** à entreprendre la remontée, l'embouchure les bloqua : elle mugissait chaque fois que l'un de ces individus dont la disposition au crime était incurable ou que n'avait pas suffisamment amendé le châtiment qu'on leur avait infligé, amorçait la remontée. C'est alors, rapportait-il, qu'il vit des hommes sauvages et couverts de flammes qui se tenaient tout près de lui et qui, prenant conscience du mugissement, se saisirent de certains d'entre eux pour les emmener ; mais pour Ardiaios et pour quelques autres, ils leur lièrent les mains, les pieds **[616a]** et la tête, ils les jetèrent à terre et les écorchèrent, ils les traînèrent de côté sur le bord du chemin et les frottèrent sur des buissons d'épines. A tous ceux qui ne cessaient de défiler, ils expliquaient pour quels actes on les traitait de la sorte et qu'on irait les précipiter dans le Tartare."* Dans cette situation, rapportait Er, ils avaient éprouvé bien des frayeurs, et de toute sorte, mais la peur que ce mugissement ne se fasse entendre lorsqu'ils remonteraient était la peur qui dominait, et ce fut pour eux un soulagement que la bouche soit demeurée silencieuse quand ils remontèrent. Tels étaient donc en gros les jugements qui avaient été rendus et les peines infligées, et tels étaient à l'opposé les bienfaits qui leur correspondaient.

« **[616b]** Mais quand pour chaque groupe qui se trouvait dans la prairie sept jours s'étaient écoulés, ils étaient forcés de lever le camp et de reprendre la route le huitième jour, pour parvenir, quatre jours plus tard, à un endroit d'où on peut embrasser du regard une lumière qui se répand d'en haut à travers toute la voûte céleste et sur la terre, droite comme une colonne, et rappelant tout à fait l'arc-en-ciel, mais plus brillante et plus pure. Ils parvinrent jusqu'à elle au bout d'une journée de marche, et là précisément, au milieu de **[616c]** cette lumière, ils virent les extrémités des liens qui provenant du ciel se rattachaient à lui. Cette lumière constituait en effet le lien qui tient ensemble le ciel ; comme ces cordages qui lient les trières, de la même manière elle contient toute la révolution céleste. Aux extrémités de ces liens était rattaché le fuseau de Nécessité, par l'intermédiaire duquel tous les mouvements circulaires poursuivent leurs révolutions. La tige de ce fuseau et le crochet étaient faits d'acier, et le peson d'un mélange d'acier et d'autres matériaux. Voici quelle était la nature du peson **[616d]** : son apparence extérieure était semblable à celle qu'on voit dans notre monde, mais il faut se représenter les éléments dont il était composé, d'après ce que rapportait Er, comme si dans un grand peson creux et qu'on aurait évidé complètement, on en trouvait un autre semblable, mais plus petit et enchâssé selon un ajustement parfait, sur le modèle de ces récipients qu'on encastre les uns dans les autres. Un troisième s'enchâssait de la même manière, puis un quatrième, et puis quatre autres. On comptait en effet huit pesons en tout, insérés les uns dans les autres et montrant, quand on les regardait d'en autre, leurs rebords circulaires, **[616e]** mais autour de la tige, ils formaient l'enveloppe d'un seul peson. Cette tige traversait de part en part, en son centre, le huitième peson. Or le premier peson, celui qui était le plus à l'extérieur avait le rebord circulaire le plus large, le rebord du sixième était le deuxième en largeur, celui du quatrième était le troisième, celui du huitième était le quatrième, celui du septième était le cinquième, celui du cinquième était le sixième, celui du troisième était le septième, et enfin celui du deuxième le huitième. Et le rebord circulaire du plus grand était constellé d'étoiles, celui du septième était le plus brillant, celui du huitième recevait sa couleur du septième **[617a]** qui l'illuminait, celui du deuxième et celui du cinquième présentaient une apparence similaire, ils étaient plus pâles que les précédents, le troisième avait l'éclat le plus blanc, le quatrième était rougeoyant, le deuxième arrivait en second pour la blancheur. Le fuseau tout entier était entraîné dans un mouvement circulaire qui le faisait tourner sur lui-même, mais au sein de la rotation de l'ensemble, les sept cercles qui se trouvaient à l'intérieur tournaient lentement et en sens contraire au mouvement de l'ensemble. Parmi les sept, le plus rapide était le huitième, puis venaient le sixième et le cinquième, **[617b]** dont la révolution était simultanée. Le quatrième, engagé dans cette rotation en sens inverse, leur semblait occuper le troisième rang pour ce qui est de la vitesse, alors que le troisième occupait le troisième rang, et le deuxième, le cinquième rang.

« Le fuseau lui-même tournait sur les genoux de Nécessité. Sur la partie supérieure de chaque cercle se tenait une Sirène, qui était engagée dans le mouvement circulaire avec chacun et qui émettait une sonorité unique, une tonalité unique, et de l'ensemble de ces huit voix résonnait une harmonie unique. Il y avait aussi d'autres femmes qui siégeaient, au nombre de trois, placées en cercle à égale distance, chacune **[617c]** sur un trône : elles étaient les filles de Nécessité, les Moires, vêtues de blanc la tête couronnée de bandelettes, Lachésis, Clotho et Atropos. Elles chantaient des hymnes qui ajoutaient à l'harmonie du chant des sirènes, Lachésis célébrait le passé, Clotho le présent, Atropos l'avenir. De plus, Clotho, la main droite posée sur le fuseau, aidait, en s'interrompant de temps à autre, à la révolution du cercle extérieur, alors qu'Atropos faisait tourner de la même manière de la main gauche les cercles intérieurs. Lachésis, elle, **[617d]** posait tour à tour l'une de ses mains sur chacun des cercles ;

« Quant à eux, lorsqu'ils furent arrivés, il leur fallut se rendre aussitôt auprès de Lachésis. En premier lieu, un proclamateur les plaça dans un certain ordre, puis, prenant sur les genoux de Lachésis des sorts et des modèles de vie, il gravit les gradins d'une tribune élevée et déclara : *"Parole de la vierge Lachésis, fille de Nécessité. Âmes éphémères, voici le commencement d'un nouveau cycle qui pour une race mortelle sera porteur de mort. Ce n'est pas un démon qui vous [617e] tirera au sort, mais c'est vous qui choisirez un démon. Que le premier à être tiré au sort choisisse le premier la vie à laquelle il sera lié par la nécessité. De la vertu, personne n'est le maître, chacun, selon qu'il l'honorera ou la méprisera, en recevra une part plus ou moins grande. La responsabilité appartient à celui qui choisit. Le dieu, quant à lui, n'est plus responsable."*

« Sur ces mots, il jeta les sorts sur eux tous, et chacun ramassa celui qui était tombé près de lui, sauf Er lui-même, à qui on ne le permit pas. Et quand chacun eut ramassé son sort, il sut clairement le rang qui lui était échu pour choisir. [618a] Après cela, il poursuivit en plaçant devant eux, étalés sur le sol, les modèles de vie, le nombre en était de beaucoup supérieur à celui des âmes présentes. Il y en avait de toutes sortes. On y trouvait en effet les vies de tous les animaux et la totalité des existences humaines. On trouvait parmi les vies humaines des vies de tyran, certaines dans leur entièreté, d'autres interrompues au milieu et s'achevant dans la pauvreté, l'exil, la mendicité. Il y avait aussi des vies d'hommes renommés, soit pour leur aspect physique, leur beauté ou leur force et [618b] leur combativité, soit pour leurs origines et les vertus de leurs ancêtres. Il y avait également des vies d'hommes obscurs à tous égards, et il en allait de même pour les vies de femmes. L'arrangement particulier de l'âme n'y figurait cependant pas, du fait que celle-ci allait nécessairement devenir différente selon le choix qu'elle ferait. Mais les autres caractéristiques de la vie étaient mélangées les unes aux autres, avec la richesse et la pauvreté, la maladie et la santé, et il y avait aussi des conditions qui occupaient une position médiane entre ces extrêmes.

« C'est là, semble-t-il, mon cher Glaucon, que réside tout l'enjeu pour l'être humain, et c'est au premier chef pour cette raison qu'il faut s'appliquer, chacun [618c] de nous, à cette étude, en laissant de côté les autres, c'est elle qu'il faut rechercher et qu'il faut cultiver : il s'agit en effet de savoir si on est en mesure de connaître et de découvrir celui qui nous donnera la capacité et le savoir requis pour discerner l'existence bénéfique et l'existence misérable, et de toujours et en tout lieu choisir l'existence la meilleure au sein de celles qui sont disponibles. Celui qui fait le compte de toutes les caractéristiques de l'existence qu'on vient à l'instant de rappeler, en considérant comment elles se combinent les unes aux autres et comment elles se distinguent dans leur rapport à l'excellence de la vie, celui-là sait ce qu'il en est du mélange de la beauté avec la misère et la richesse, [618d] et quel mal ou quel bien est accompli par telle disposition particulière de l'âme, et quelles conséquences résulteront du mélange de l'origine illustre ou roturière, de la vie privée et des responsabilités publiques, de la vigueur ou de la faiblesse, des aptitudes intellectuelles ou des handicaps, et de toutes les qualités de ce genre qui affectent l'âme, qu'il s'agisse de qualités naturelles ou de qualités acquises. Il s'ensuivra, sur la base de la conclusion qu'il en tirera, qu'il sera capable, le regard orienté vers la nature de l'âme, de choisir entre une vie mauvaise et une vie excellente : [618e] il considérera comme mauvaise celle qui conduirait l'âme à une condition dans laquelle elle deviendrait plus injuste, et excellente celle qui la rendrait plus juste. Tout le reste, il aura la liberté de s'en éloigner. Nous avons vu en effet que pendant la vie et après la mort, c'est ce choix qui s'impose. [619a] Il faut donc, en maintenant cette conviction avec la rigidité de l'acier, s'acheminer vers Hadès, de manière à ne pas se laisser éblouir là-bas aussi par les richesses et les maux de cette nature, de ne pas se jeter sur des vies tyranniques ou d'autres activités de ce genre qui causeraient des maux innombrables et irréparables, chacun de nous en endurerait de plus grands encore, mais plutôt de manière à savoir choisir la vie qui tient le milieu entre ces extrêmes, et fuir les débordements dans les deux sens, à la fois dans l'existence présente, autant que possible, et dans chacune des vies qui viendra ensuite. Car c'est de cette manière que l'être humain atteint le bonheur suprême. [619b]

« Et alors notre messenger du monde de là-bas nous rapporta que le proclamateur parla de la manière suivante : *"Même pour celui qui arrive en dernier, il existe une vie satisfaisante plutôt qu'une vie médiocre, pour peu qu'il en fasse le choix de manière réfléchie et qu'il la vive en y mettant tous ses efforts. Dès lors, que le premier à choisir ne se montre pas désinvolte dans son choix, et que le dernier à choisir ne se décourage pas."*

« Il rapporta ensuite que lorsque le proclamateur eut terminé, le premier à s'avancer pour faire son choix choisit la plus extrême tyrannie. Dans sa folie, son avidité le conduisit à choisir la tyrannie sans prendre le soin d'en faire l'examen sous tous ses aspects. [619c] Il ne réalisa pas qu'au nombre des maux qui l'accompagnaient, il aurait pour destin de manger ses propres enfants. Quand il put prendre le temps de l'examiner cependant, il se frappa la poitrine et gémit sur le choix qu'il venait de faire. Oublieux des paroles du proclamateur, qui l'en avaient averti, il ne voulut pas reconnaître qu'il était lui-même responsable de ces maux, et il en blâma le hasard, les démons et tout sauf lui-même. Il faisait partie du groupe de ceux qui étaient descendus du ciel, ayant vécu sa vie antérieure dans une constitution politique bien ordonnée, où il avait pu participer à une vie vertueuse par la force de l'habitude mais sans philosophie. [619d] Pour le dire en un mot, la plupart de ceux qui se laissaient prendre par le choix de ces situations étaient de ceux qui descendaient du ciel, du fait qu'ils n'avaient pas été habitués à une vie de souffrances. Au contraire, ceux qui émergeaient de la terre, parce qu'ils avaient souffert eux-mêmes et qu'ils avaient vu les autres souffrir, pour la plupart ils ne se précipitaient pas pour faire leur choix. Pour cette raison et aussi à cause du hasard de la distribution des sorts, il y avait pour la majorité des âmes une permutation des vies bonnes et des vies mauvaises. Mais en dépit de tout cela, si quelqu'un poursuit la vie philosophique d'une manière disciplinée

quand il vit sa vie ici sur terre, **[619e]** et si le choix des sorts ne lui attribue pas la dernière place dans le choix des vies, alors, si on se fie à ce qu'Er a rapporté du monde de l'au-delà, on peut affirmer que non seulement il mènera ici-bas une vie heureuse, mais que le voyage qui le conduira là-bas et ensuite le ramènera ici-bas ne se fera pas à travers le souterrain rempli d'aspérités, mais au contraire sur la voie douce du chemin céleste.

« Er dit aussi que ce choix des vies par chaque âme individuelle constituait un spectacle qui méritait d'être vu. **[620a]** C'était en effet à la fois pitoyable, drôle et surprenant. Dans la plupart des cas, le choix découlait des habitudes de vie de leur existence antérieure. Il avait vu par exemple l'âme qui avait autrefois appartenu à Orphée choisir la vie d'un cygne, parce qu'il haïssait le sexe féminin qui avait été l'instrument de sa propre mort et qu'il voulait éviter d'avoir à s'unir à une femme pour engendrer. Il avait vu aussi l'âme de Thamyras choisir la vie d'un rossignol. Il avait vu encore un cygne choisir de se transformer pour vivre une existence humaine, de même que plusieurs animaux doués pour la musique faisaient le même choix. **[620b]** L'âme qui vint au vingtième rang choisit la vie d'un lion. C'était l'âme d'Ajâx, fils de Télamon. Il prit soin d'éviter la vie humaine, se souvenant du jugement concernant l'armure. L'âme qui venait ensuite était celle d'Agamemnon, ses souffrances lui avaient aussi fait haïr l'espèce humaine et il choisit la vie d'un aigle. L'âme d'Atalante avait eu en partage une place située vers le milieu, et quand elle vit que de grands honneurs étaient conférés à un athlète masculin, elle fit le choix de cette vie-là, incapable de résister à ces honneurs. Après elle, **[620c]** il vit l'âme d'Épéios, le fils de Panopeus, revêtir la condition d'une femme artisanne. Arrivé presque au terme du choix, il vit l'âme de cet imbécile de Thersites, prenant la forme d'un singe. Le hasard avait voulu que l'âme d'Ulysse soit la dernière du lot à faire son choix. Le souvenir de ses souffrances passées l'avait guérie du désir des honneurs et elle circula ici et là pendant un long moment, à la recherche de la vie d'un homme simple, voué à son travail. Non sans mal, elle finit par en trouver une qui gisait par terre, négligée de toutes les autres. **[620d]** Elle la choisit joyeusement et déclara qu'elle aurait fait le même choix si elle avait été placée en premier pour choisir. C'est d'une manière semblable que les âmes des autres animaux transitaient vers des existences humaines ou qu'elles changeaient entre elles de vies animales. Les âmes des animaux injustes changeaient pour des vies de bêtes sauvages, les âmes justes choisissaient des vies d'animaux dociles, et on était témoin de toutes sortes de croisements.

« Après que toutes les âmes eurent choisi leur vie, elles s'avancèrent vers Lachésis en suivant le rang qu'elles occupaient pour choisir. La déesse leur assigna à chacune un démon, celui-là même que l'âme avait choisi comme gardien **[620e]** de sa vie et qui allait veiller à l'accomplissement de leurs choix. Ce démon choisit l'âme d'abord auprès de Clotho, en la plaçant sous sa main alors qu'elle faisait tourner le fuseau engagé dans sa rotation, afin de sceller le destin que chacune avait choisi tout en l'ayant tiré au sort. Après que chacune l'eut touchée, le démon le conduisit au filage d'Atropos, pour rendre irréversible ce qui venait d'être filé. A ce moment, sans pouvoir revenir sur ses pas, **[612a]** elle progressait de cet endroit pour passer sous le trône de Nécessité et traverser de l'autre côté. Lorsque toutes les autres eurent traversé, elles se mirent en route vers la plaine du Léthé, par une chaleur terrible et étouffante. Il n'y avait en effet aucun arbre, rien de ce que fait pousser la terre. Et là, au bord de ce fleuve Amélès, dont aucun récipient ne peut contenir l'eau, elles établirent leur campement, car la nuit approchait. Toutes devaient boire une certaine quantité de cette eau, mais celles qui n'étaient pas protégées par l'exercice de la raison réfléchie, en buvaient plus que la mesure prescrite. Celle qui buvait, à chaque fois oubliait **[621b]** tout le passé. Lorsqu'elles se furent couchées, sur le coup de minuit, il y eut un coup de tonnerre et un tremblement de terre et elles furent en un éclair transportées hors de cet endroit, chacune s'élevant vers le lieu de sa naissance, comme des étoiles fusant de toutes parts. Il avait été interdit à Er de boire de cette eau et lui-même rapporta qu'il ne savait pas comment ni par quel chemin il avait été ramené dans son corps, si ce n'est qu'en se réveillant brusquement, il eut conscience de se trouver là, à l'aube, étendu sur le bûcher funéraire.

« Et voilà comment, Glaucon, cette histoire ne s'est pas perdue, mais a été préservée. Elle pourrait aussi nous sauver **[621c]** nous-mêmes, si nous nous en persuadons, car nous accomplirions alors une traversée heureuse du fleuve du Léthé, et nos âmes ne subiraient aucune souillure. Car si nous sommes convaincus par mon discours, nous croirons que l'âme est immortelle et qu'elle est capable d'affronter tous les maux, capable aussi d'accueillir tous les biens, et nous nous attacherons toujours au chemin qui monte là-haut, et nous nous appliquerons à mettre en œuvre la justice de toutes les manières avec le secours de la raison. Ainsi, nous serons des amis pour nous-mêmes et aussi pour les dieux, durant notre séjour terrestre autant qu'après, lorsque le temps sera venu de récolter **[621d]** les trophées de la justice, à l'instar de ces athlètes victorieux qui défilent au stade. C'est ainsi que durant cette vie et au cours de ce voyage de mille ans que nous avons décrit, nous trouverons bonheur et succès dans notre vie. »